

**Philippe Naudé (1654 – 1729),
un teinturier huguenot de Metz**

à la Société royale des Sciences de Berlin

par M. Philippe HOCH, président de l'Académie

L'actualité culturelle de l'automne 2006, en l'occurrence l'exposition *Huguenots. De la Moselle à Berlin, les chemins de l'exil* (1), que proposait le Conseil général, en partenariat avec le Deutsches Historisches Museum, invitait à rouvrir le dossier, douloureux à beaucoup d'égards, mais aussi riche d'enseignements, des réformés du Pays messin partis vers les terres du Refuge aux lendemains de la révocation de l'édit de Nantes, en octobre 1685.

L'édit de Fontainebleau promulgué par le Roi-Soleil, qui portait « défenses de faire aucun exercice public de la Prétendue Religion Réformée dans son royaume » n'eut point l'effet escompté. En effet, loin de conduire les huguenots demeurés fidèles à leur foi à rejoindre « la meilleure et la plus grande partie [des] sujets [ayant] embrassé la [religion] catholique », il provoqua, au contraire, la fuite de quelque 170 000 à 200 000 personnes – les estimations, qui varient selon les auteurs, tendent toutefois, pour les plus récentes, à diminuer quelque peu le nombre des exilés.

Un déracinement d'autant plus héroïque que l'exode se trouvait frappé d'une interdiction formelle, inscrite dans l'édit de révocation, au dixième de ses onze articles, s'appliquant, dit le texte, « à tous nos sujets de ladite R. P. R. », ainsi qu'à leurs femmes et enfants, « sous peine pour les hommes de galères et de confiscation de corps et de bien pour les femmes », lesquelles se voyaient condamnées à la réclusion dans quelque couvent. Posée sur le plateau d'une balance, la royale menace ne parvenait point, toutefois, à l'emporter sur la foi huguenote, comme en atteste le caractère à l'évidence massif de l'exode.

1. *Huguenots. De la Moselle à Berlin, les chemins de l'exil*, exposition coproduite par le Conseil général de la Moselle et le Deutsches Historisches Museum de Berlin, Metz, Temple Neuf, 10 novembre 2006 – 10 mars 2007. Une première version de l'exposition a été présentée dans la capitale allemande, d'octobre 2005 à février 2006.

Témoigner de la fuite « hors de Babylone »

Pour la plupart des réfugiés, nous demeurons dans l'ignorance la plus complète au sujet des circonstances particulières dans lesquelles s'est effectuée la sortie hors du royaume ou, pour reprendre une formule biblique appelée, dans ce contexte historique, à une grande fortune, « hors de Babylone ». En revanche, l'itinéraire d'une minorité de huguenots peut être retracé, et parfois même de façon très précise, grâce aux récits que les réfugiés eux-mêmes ont pu donner de leur errance, sous la forme d'une lettre, d'un journal, ou encore de quelque mémoire, tous témoignages couchés sur le papier, de façon quelquefois malhabile, sans art et sans style, rédigés en dépit du peu de temps disponible et malgré les difficultés que l'installation en terre étrangère, ainsi que l'organisation d'une vie nouvelle entraînaient nécessairement. La destinée de ces hommes, mais aussi de ces femmes – car certaines prirent également la plume – acquiert ainsi une épaisseur, une densité humaine absentes des registres, par ailleurs très précieux, où se trouve simplement enregistré le passage de tel ou tel réformé, ou mentionnée l'assistance qui a pu lui être prodiguée.

Quelle que soit la forme qu'ils revêtent ou le genre auquel ils appartiennent, de tels documents possèdent une valeur qu'on aurait tort de sous-estimer. Leur relative rareté, si l'on considère le nombre total de protestants ayant fui, accroît l'intérêt qu'ils présentent aux yeux des chercheurs. À usage d'abord familial, ces témoignages composés dans le dessein exclusif de transmettre une certaine mémoire de génération en génération, n'ont généralement pas connu, si ce n'est tardivement, les honneurs de l'impression. Il reste dans les bibliothèques, ou dans les archives privées, bien des manuscrits qui attendent encore leur éditeur. De même, peut-on présumer que leur statut particulier, non public – en quelque sorte *ad usum amicorum* – en a accentué la précarité et peut-être accéléré la disparition.

S'agissant des huguenots du Pays messin, les récits de fuite se signalent eux aussi par leur nombre fort réduit (2). Le plus ancien, une lettre datant de 1688, est celui de Marie Dubois, publié par le pasteur Pierre Jurieu, réfugié à Rotterdam. Le périple héroïque de cette toute jeune femme, acharnée dans la fuite et enracinée dans une foi inaltérable, n'a guère tardé à trouver sa place dans l'historiographie et dans le « légendaire huguenot » développés au XVIII^e siècle. On connaît aussi *La Persécution de l'Église de Metz*, le livre émouvant que le notaire Jean Olry publia à Hanau, après qu'il se fut évadé des Antilles, où il avait été déporté à bord d'une galère. Nous pourrions citer également les *Mémoires* du libraire

2. Un choix de ces textes a été proposé par DESEL (Jochen) et MOGK (Walter), *Wege in eine neue Heimat, Fluchtberichte von Hugenotten aus Metz*, Sickinge: Verlag des Deutschen Hugenotten-Vereins, 1987.

Jacob Etienne ou encore les souvenirs de Suzanne Jassoy, née Morizot, établie à Hanau, après une tentative infructueuse d'installation à Londres.

C'est toutefois d'un autre huguenot messin qu'il va être présentement question, Philippe Naudé, dont les *Mémoires*, encore inédits, nous ont obligamment été communiqués par l'un de ses descendants, M. Joachim Naudé. Teinturier à Metz, Philippe Naudé s'illustra comme professeur de mathématiques et théologien à Berlin, où il fut reçu à l'Académie des Sciences. Sa trajectoire, pour exceptionnelle qu'elle puisse aujourd'hui nous sembler, présente pourtant bien des analogies avec celles d'autres membres de l'élite – intellectuelle ou artisanale – réformée messine, jetée sur les chemins de l'exil à partir de l'automne 1685.

Le temple détruit par « une grande populace »

Accompagné de son épouse et de son fils, prénommé Philippe comme lui, Naudé quitta Metz le dimanche 23 octobre 1685. La veille, l'édit de Fontainebleau, assorti d'instructions précises, avait été ratifié par le parlement de la ville. Aussitôt, le culte fut suspendu et les registres paroissiaux confisqués. Le temple devait être démoli une semaine plus tard. Jean Olry, témoin direct de la scène, relate qu'« alors, on vit une grande populace courir avec précipitation à l'exécution de cet injuste projet, et à grands coups de haches, de marteaux, de cognées, de hoyaux et autres instruments de destruction, mettre en pièce toutes les portes du temple, abattre les toits et renverser les murailles jusques aux fondements (3) ». Cet événement de sinistre mémoire précéda de deux jours le départ, par bateau et en présence d'une foule de coreligionnaires, des pasteurs expulsés, en tête David Ancillon, le charismatique chef de la communauté messine depuis trente-deux ans (4).

Sans doute Philippe Naudé avait-il eu raison de ne point différer son départ car, quelques heures seulement après qu'il eût franchi les portes de la cité, ces dernières furent gardées, de même que les rives de la Moselle, afin de stopper une hémorragie qui avait déjà commencé (5).

-
3. OLRY (Jean), *La Persécution de l'Église de Metz*, 2^e éd. accompagnée de notices et de notes par Othon Cuvier, Paris : A. Franck, 1859, p. 74-75. L'unique exemplaire de la première édition (Hanau : Samuel Ammon, 1690), autrefois localisé à la bibliothèque de Cassel, a été détruit durant la Seconde Guerre mondiale.
 4. THIRION (Maurice), *Étude sur l'histoire du protestantisme à Metz et dans le Pays messin*, Nancy : impr. Collin, 1884, p. 298.
 5. MICHAUX (Gérard), « Les réformés messins aux XVI^e et XVII^e siècles », *Huguenots. De la Moselle à Berlin, les chemins de l'exil*, études réunies et présentées par Philippe Hoch, Metz : Éd. Serpenoise, 2006, p. 40.

Car, selon le témoignage de Jean Olry, déjà invoqué, l'annonce de la Révocation suscita, parmi les huguenots messins, « une étrange consternation ; on n'entendait que pleurs et gémissements d'un côté, que moqueries et insolences de l'autre, ce qui obligea plusieurs fidèles bien inspirés et qui prévoyaient les maux et les calamités auxquels cette pauvre Église allait être exposée, de se saisir de ce qu'ils avaient en leur disposition, dont ils pourraient se servir pour les aider à se tirer hors de la ville et mettre leur conscience en repos dans les pays étrangers où reluisait encore le flambeau de l'Évangile (6) ». Le notaire décrit ainsi dans son ouvrage le flux des réformés qui, « arrivant dans des villages [des environs] louèrent des chars et autres voitures sur lesquels ils s'exposèrent à la bonne conduite de la Providence (7) ». Philippe Naudé, donc, se trouva, avec sa famille, parmi ceux qui furent aussitôt.

D'autres différèrent leur départ. Mal leur en prit, car les autorités mirent tout en œuvre « pour empêcher que nos pauvres hères, écrit encore Olry, sortissent [de la ville], ce qui causa bien de la douleur et du chagrin à plusieurs d'entre ceux qui avaient pris la résolution (8) » de gagner l'étranger. Néanmoins, ils surent tromper la vigilance des soldats, user de stratagèmes divers, parmi lesquels les déguisements en paysans ou négociants, pour franchir les obstacles posés sur leur route. Ainsi, le nombre des réfugiés messins est estimé à quelque 3 000 personnes, soit près du cinquième de la population de la cité.

La réponse du Grand Électeur au Roi-Soleil

On sait qu'à l'instar de Naudé, la majorité (de 55 à 60 %) des huguenots de la région firent route vers les États allemands et, pour la moitié d'entre eux, vers le Brandebourg-Prusse, devenu royaume de Prusse à partir de 1701, et plus spécialement encore vers sa capitale, Berlin. Le succès remporté par cette destination lointaine et *a priori* peu engageante, dans une contrée peu peuplée, froide et sablonneuse, s'explique, bien sûr, en partie au moins, par la politique active que mena le Grand Électeur Frédéric Guillaume. Ce dernier, trois semaines environ après l'édit de Fontainebleau, adressa, d'une certaine façon, sa réponse au puissant monarque français sous la forme de l'édit de Potsdam, fort incitatif pour les protestants persécutés. Les réfugiés se voyaient ainsi « exemptés d'impôts durant quatre ans, ils [recevaient] gratuitement du bois de construc-

6. OLRY (Jean), *La Persécution de l'Église de Metz*, p. 73.

7. OLRY (Jean), *La Persécution de l'Église de Metz*, p. 74.

8. OLRY (Jean), *La Persécution de l'Église de Metz*, p. 76.

tion, ils ne [payaient] pas les droits d'admission dans les corporations et [étaient] dispensés d'héberger des soldats... (9) »

Quelques huguenots du Pays messin firent, pour leur part, le choix de l'Angleterre (et certains, dans un second temps, émigrèrent aux États-Unis), tandis que d'autres, à vrai dire peu nombreux (10), optèrent pour les Provinces-Unies (avant d'être autorisés par la Compagnie des Indes néerlandaise à coloniser l'Afrique du Sud) (11). En tout état de cause, comme le souligne notre confrère Gérard Michaux, « le bilan de la Révocation est dramatique pour Metz qui perd [...] une part considérable de ses forces vives (12) ». Parmi les membres de l'élite messine, figure Philippe Naudé, auquel il convient, à présent, de s'intéresser de plus près.

À destination du cercle de la famille ou des proches, les *Mémoires* composés par Philippe Naudé, qui n'ont pas encore fait l'objet d'une publication, forment la « courte relation », selon les propres termes qu'il emploie, de l'existence de ce huguenot, à Metz, puis à Berlin. Cette autobiographie se trouve tout entière placée sous le signe de l'action de grâce, de la reconnaissance des bienfaits dont l'auteur a bénéficié, tout au long de sa vie, la première faveur divine étant, à ses yeux, sa naissance au sein de l'Église réformée, « autant épurée d'erreurs et d'hérésies qu'il y en ait jamais au monde ».

Philippe Naudé naît le 28 décembre 1654, à Metz, rue Saint-Vincent. Âgé de huit ou neuf mois seulement, il échappe une première fois à la mort, lors de l'explosion accidentelle d'une fabrique de poudre, proche de la maison paternelle et tenue par « un ignorant mais zélé papiste nommé Colson, ennemi fort envenimé dans son ignorance contre la religion réformée ». Le personnage, en effet, déclara un jour – rapporte Naudé – qu'il eût aimé que ses réserves considérables de poudre, entreposées chez lui, se trouvassent plutôt « au milieu du temple des huguenots lorsqu'ils sont tous assemblés et que le feu s'y prit ».

9. BUFFET (Cyril), *Berlin*, Paris: Fayard, 1993, p. 77.

10. BOTS (Hans) et BASTIAANSE (René), « Les Provinces-Unies, terre d'asile peu choisie par les Messins », *Protestants messins et mosellans, XVI^e – XX^e siècles*, actes du colloque de Metz, 15-16 novembre 1985, réunis par François-Yves Le Moigne et Gérard Michaux, Metz: Éd. Serpenoise; Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine, 1988, p. 159-167.

11. Une branche de la famille Naudé, dont il est ici question, émigra en Afrique du Sud et participa à la colonisation du Cap et « des dizaines de milliers » de personnes sont aujourd'hui porteuses, dans ce pays, du patronyme de Naudé. Cf. CALBAT (Jean-Louis), « La Diaspora des huguenots du Pays messin: de quelques familles dispersées », *Huguenots. De la Moselle à Berlin, les chemins de l'exil*, ouvr. cité, p. 179.

12. MICHAX (Gérard), art. cité, p. 41.

De fait, un incendie se déclara, non point, cependant, dans l'église réformée, mais bien dans l'entrepôt même de Colson. Naudé dépeint l'accident en des termes apocalyptiques. Le « fracas » fut « épouvantable ». « Les poutres et les gros quartiers de pierre volaient en l'air de tous côtés. La cuisse d'une servante de cet homme tomba dans la rue des Juifs entre trois Juifs qui s'entretenaient ensemble sur la rue à plus de 600 pas de la poudrerie. Le corps d'une personne de son logis fut poussé en l'air et fut trouvé mort [...] hors de la porte du Pontfroi à près de mille pas de distance. Et lui-même Colson ne mourut pas sur le champ, parce qu'il se trouva dans la cour dégagée du bâtiment, mais mon père, qui était dans la ville hors du logis, le rencontra alors qu'on le menait comme demi mort par dessous les bras et son habit brûlant encore sur son corps. »

« On pensait que ce fût la fin du monde »

À peu de distance de la poudrerie, le petit Philippe dormait dans son berceau couvert et fut miraculeusement préservé, alors que « toutes les vitres, toutes les portes et toutes les armoires de notre logis furent enfoncées, et les pierres à gros quartiers pleuvaient dans la cour, sur les toits et dans la rue d'une manière fort terrible et dangereuse ». D'un mot, « on pensait que ce fût la fin du monde ». Devenu adulte, l'enfant sauvé de l'explosion reconnaît et loue la « bonne providence de Dieu ». De même, « à l'âge de dix ans environ », le garçon, adonné aux jeux de glissade sur les eaux gelées de la Moselle toute proche, manqua-t-il d'être noyé ou mutilé par la glace coupante, retenu *in extremis* dans sa chute par son cousin.

Mais la sollicitude divine à l'égard de Philippe Naudé se traduit d'une autre manière encore. C'est ainsi, aux yeux de l'auteur, un inestimable bienfait que d'avoir été, dès la « première jeunesse fort amateur de bons livres », de s'être montré « curieux et enclin aux études », en dépit de la modeste position sociale de la famille, car, souligne le mémorialiste, « les études en France [sont] de très grandes dépenses ». Naudé se targue de s'être instruit par lui-même, au prix d'efforts incessants, mais finalement récompensés. Ne fut-il pas reconnu par l'élite éclairée du temps ? « M^r Leibniz, écrit-il, l'un des plus savants hommes du monde, président perpétuel de la Société des Sciences de Berlin, me choisit de son propre mouvement [...] pour être membre de cette société dès son premier établissement.»

Avant la consécration qu'apporta l'onction académique, et sur laquelle on reviendra, près d'un quart de siècle auparavant, âgé de douze ans seulement, le jeune Naudé sut déjà faire montre de son talent précoce. Un émissaire du duc de Saxe-Eisenach – souverain de l'un des quelque trois cents États composant le Saint-Empire – de passage à Metz était en

quête « d'un jeune garçon d'honnête famille et qui eût quelque éducation et quelques bonnes dispositions, pour être en qualité de page auprès du prince aîné de la Maison, qui n'avait alors que six ou sept ans seulement, pour jouer et pour parler français avec lui ». On recommanda Philippe Naudé à l'envoyé de Son Altesse. Il fit ainsi route, en 1667, vers Altenkirchen-Westerwald, entre Cologne et Coblenze, où il demeura jusqu'en 1670. À la faveur de ce séjour, il acquit une connaissance de la langue allemande qui devait, plus tard, se révéler de la plus grande utilité.

Plongé, durant cette période, dans un milieu luthérien, notre jeune huguenot messin renforça ses convictions calvinistes au contact d'« une religion souillée de beaucoup de restes du papisme et du pélagianisme ». Les débats, à l'occasion âpres et animés, menés à Altenkirchen avec un pasteur luthérien dont il partageait la chambre, incitèrent Naudé à approfondir sa connaissance de la théologie réformée, en méditant l'*Institution de la religion chrétienne*. À travers cette lecture, il reconnut « bientôt la pureté, la sainteté et la solidité » de la doctrine de Calvin. Dans le même temps, profitant de tous les moments de loisirs que lui laissait sa profession de teinturier, Philippe Naudé étendit également ses connaissances dans les disciplines profanes, telles que les mathématiques et les langues, en particulier le latin.

La foudre même frappa

Dans la suite de ses *Mémoires*, Naudé évoque longuement sa première épouse, dotée d'« une douceur et une débonnairété parfaite et incomparable, une piété rare, solide et très distinguée ». Mais, hélas!, cette « sainte personne » mourut en couches. C'est avec sa deuxième femme et leur fils, Philippe Naudé le Jeune, que le teinturier de Metz quitta, à jamais, sa cité natale, le 23 octobre 1685, dans « les pleurs et les gémissements ». Car, avec l'édit de Fontainebleau, ce fut – selon une image de l'auteur, plus rhétorique que scientifique – la foudre même qui frappa, « après que le tonnerre eut longtemps grondé autour de nous et les éclairs brillé ». On rassembla quelques biens à la hâte, on fourra « dans un petit sachet » de la vaisselle en argent, « notre argent monnayé qui était peu de chose », un peu de linge et « un ou deux petits pains blancs ». Le tout finit dans une hotte.

À la servante de la famille, les fugitifs déclarèrent qu'ils souhaitaient se rendre à Montoy (13), à une heure de marche; cette localité du Pays messin avait, en effet, de bonne heure adhéré aux idées de la Réforme,

13. Aujourd'hui Montoy-Flanville (Moselle).

depuis qu'en 1578, les protestants, interdits à Metz, avaient été autorisés à s'y installer (14). À Montoy, précisément, Naudé rencontra inopinément son frère Paul, qui avait eu le même dessein de fuir. Le chemin, effectué à pied, sans nourriture, parmi les cris de l'enfant, « sa mère étant entièrement tarie », se poursuivit vers Courcelles (15), haut lieu de la Réforme dans le plat pays dès le XVI^e siècle, lorsque son seigneur, le comte de Clervant, était devenu huguenot. La famille Naudé y retrouva d'autres fugitifs, parmi lesquels un neveu, Jacques Naudé, un certain Blanbois, teinturier de son état, lui aussi, et le libraire Jacob Etienne, dont il a déjà été question.

Le départ pour l'Allemagne se fit de nuit, à bord de chariots et, rapporte Naudé, « par la grâce de Dieu nous arrivâmes à Saarbrücken sans aucune rencontre fâcheuse ». Sans doute le périple eût-il pu s'arrêter sur les rives de la Sarre, où dès les premières années du XVII^e siècle, des réformés messins s'étaient installés, créant la colonie de Ludweiler sur un territoire passé à la Réforme au XVI^e siècle déjà. Beaucoup de réfugiés, cependant, considéraient que le royaume de France restait trop proche et, par voie de conséquence, que leur situation demeurerait précaire, tributaire en définitive du bon vouloir d'un comte, celui de Saarbrücken-Nassau, susceptible de se laisser impressionner par son puissant voisin français. Dès lors, la famille Naudé poursuivit le chemin, par Kaiserslautern et Hanau, où Philippe Naudé laissa dans un premier temps sa femme, à nouveau enceinte, et leur fils, se dirigeant quant à lui vers Berlin.

Quelle était alors la situation de la capitale du Brandebourg-Prusse lorsque le réfugié messin y fit son entrée ? À vrai dire, elle ne s'était pas encore remise de la guerre de Trente Ans, « la deuxième des grandes catastrophes de l'histoire allemande après la grande peste du milieu du XIV^e siècle (16) » et, du reste, l'Allemagne tout entière était exsangue. Dans certaines parties de l'Empire, près de 70 % de la population avaient disparu et le Brandebourg se trouvait parmi les États les plus durement touchés (17).

Le Grand Électeur Frédéric-Guillaume – auquel on ne prêtait qu'« une seule obsession : faire de son pauvre pays un véritable État sur le modèle français (18) » – s'attacha à reconstruire la ville, à en renforcer les

14. TRIBOUT DE MOREMBERT (Henri), *La Réforme à Metz. II : Le Calvinisme, 1553-1685*, Nancy : Annales de l'Est, 1971, p. 108.

15. Aujourd'hui Courcelles-Chaussy.

16. ROVAN (Joseph), *Histoire de l'Allemagne des origines à nos jours*, éd. revue et augmentée par l'auteur, Paris : Seuil, 1999, p. 346.

17. ROVAN (Joseph), ouvr. cité, Paris : Seuil, 1999, p. 367.

18. CAPÈLE (Jean-Claude), *L'Allemagne hier et aujourd'hui*, 4^e éd., Paris : Hachette, 2004, p. 17.

moyens de défense et à la repeupler, en faisant tout d'abord appel aux Juifs de Vienne, autorisés en 1671 à venir s'installer, dans la limite toutefois de cinquante familles fortunées et moyennant de nombreuses restrictions, en particulier sur le plan civique, puisque les enfants de Moïse ne jouissaient d'aucun droit de cette nature.

Les huguenots : un quart de la population de Berlin

Les huguenots, pour leur part, bénéficièrent de conditions fort différentes, beaucoup plus favorables et dont nous avons déjà donné une idée. Il convient de rappeler que, bien avant la Révocation, dès 1677, quelque 700 calvinistes français vivaient à Berlin (19). Près de 15 000 réfugiés vinrent grossir les rangs de la colonie française, à telle enseigne qu'ils représentaient, dans les premières années du XVIII^e siècle, le quart de la population berlinoise. Et rappelons que, parmi eux, les Messins, selon les mots de notre confrère Gérard Michaux, « constituaient, et de loin, le groupe régional le plus important (20) ». Les habitants de la résidence électorale sont ainsi passés de 6 000 vers 1650 à plus de 50 000 soixante ans plus tard (21). En forte expansion, cette démographie demeure cependant modeste, comparée aux 700 000 habitants, par exemple, que comptait alors Londres.

Les Français, on le sait, jouèrent un rôle de premier plan dans le développement de Berlin, où leurs interventions se donnaient partout à voir, de l'architecture ou l'urbanisme à l'horticulture et à la culture maraîchère, de l'hôtellerie et la restauration au transport des personnes par chaises à porteurs, en passant par l'artisanat d'art ou encore la médecine. « Au total, ils introduisirent à Berlin près d'une cinquantaine de métiers nouveaux (22) » et permirent la transformation d'un bourg peu amène en une cité raffinée dont les voyageurs vantaient les charmes.

« La famille augmentait, mais non les revenus »

Parvenu à Berlin, Philippe Naudé bénéficia de l'assistance qui était généreusement fournie aux réfugiés. La somme de 200 thalers lui fut attribuée, afin qu'il reprît son métier de teinturier. Mais ce projet échoua. Naudé, dès lors, enseigna les mathématiques qu'il avait étudiées avec zèle

19. BUFFET (Cyril), *Histoire de Berlin, des origines à nos jours*, Paris: P. U. F., 1994, p. 13.

20. MICHAUX (Gérard), « Les réformés messins aux XVI^e et XVII^e siècles », art. cité, p. 41.

21. BUFFET (Cyril), *Berlin*, ouvr. cité, p. 77.

22. BUFFET (Cyril), *Berlin*, ouvr. cité, p. 80.

durant sa jeunesse. Il devint ainsi professeur au Joachimsthaler Gymnasium, fondé en 1607 dans la localité brandebourgeoise de Joachimsthal avant d'être transféré à Berlin en 1650. Au prestige, alors intact encore, de la fonction professorale, ne correspondait cependant qu'une rémunération modeste et si la science des nombres apporta « du pain par la bénédiction de Dieu », ce ne fut toutefois que « fort petitement au début », d'autant que « la famille augmentait, mais non les revenus ».

Par chance et par l'entremise de la famille du duc de Saxe dont Naudé avait autrefois été le page, à la fonction magistrale, vint bientôt s'ajouter celle de secrétaire interprète, gratifiée de 50 thalers annuels. Puis Naudé fut admis au sein du collège des ingénieurs, avec 300 thalers d'émoluments, avant d'accéder, en 1696, au titre de mathématicien de la Cour avec la charge de professer successivement au collège royal (Berlin se trouvant promue, en 1701, au rang de capitale du tout nouveau royaume de Prusse) et, enfin, à partir de 1704, à l'Académie des Princes. Cet établissement, écrit Naudé, « est devenu le lieu de mon repos, par une providence si surprenante pour moi que je ne puis cesser de l'admirer et d'en louer Dieu ».

« Un sang frais dans les arts et les sciences »

Avec le XVIII^e siècle, naquit aussi, sur le modèle français, la Société royale des Sciences du Brandebourg, aujourd'hui connue sous le nom d'Académie brandebourgeoise des Sciences. Cette fondation, voulue par le philosophe et mathématicien Leibniz, n'eût sans doute pas vu le jour ou fût demeurée confinée dans des dimensions restreintes sans l'action d'intellectuels réfugiés comme Jean Barbeyrac, traducteur de Pufendorf ou Jean Henry Samuel Formey, traducteur du philosophe Christian Wolf, qui en fut le secrétaire durant plusieurs décennies (23). Les travaux de la société, avant d'être publiés en allemand, parurent en latin, idiome savant du temps, mais aussi en français, langue qui jouissait d'un incontestable prestige dans toute l'Europe cultivée.

En raison de ses qualités intellectuelles, Philippe Naudé se vit, parmi les premiers, admis comme membre de cette illustre Académie, laquelle existe toujours et dont le siège se trouve, à Berlin, sur le Gendarmenmarkt, en face de l'église française construite par les huguenots. De façon plus générale, « la présence française insuffla un sang frais dans les sciences et les arts (24) ».

23. DESEL (Jochen), *Hugenotten, Französische Glaubensflüchtlinge in aller Welt*, Bad-Karlshafen : Verlag der Deutschen Hugenotten-Gesellschaft, 2004, p. 15.

24. BUFFET (Cyril), *Berlin*, ouvr. cité, p. 82.

Les fonctions académiques, aux deux sens du terme, qu'il exerçait laissaient cependant à Philippe Naudé suffisamment de « loisir et tranquillité » pour qu'il s'employât à célébrer la gloire de Dieu par de nombreux écrits théologiques en français, allemand et latin, aujourd'hui devenus pour certains introuvables, non seulement en France, mais aussi dans les bibliothèques allemandes, tandis que d'autres demeurent inédits. *Méditations saintes* (1690); *Morale évangélique* (Berlin, 1699); *De la souveraine perfection de Dieu* (Amsterdam, 1708); trois titres, parmi bien d'autres volumes ou opuscules, qui côtoient notamment des écrits de géométrie ou encore des ouvrages de philosophie. Philippe Naudé est mort à Berlin en 1729, où il vécut quarante-quatre ans.

« Aller invoquer Dieu dans les lieux où il est servi en liberté »

Quels enseignements peuvent être tirés d'un semblable itinéraire ? On ne peut qu'admirer, d'abord, chez Naudé, mais aussi, plus généralement parmi les huguenots ayant opté pour le départ, une fermeté inflexible dans la foi et la volonté, plus forte que toutes les épreuves, de ne pas trahir l'Église de ses pères. Certains réformés finirent par abjurer sous l'insupportable pression des dragons – ces « missionnaires bottés » que le notaire Jean Olry ne peut que décrire comme animés « de rage et d'insolence (25) » – mais ils ne renièrent toutefois leur croyance que « de bouche, mais non de cœur », selon la juste formule de Henri Tribout de Morembert (26). Et ils n'eurent, dès lors, de cesse, après cette « violence exercée contre [leurs] consciences (27) », comme le dit encore Olry, d'être admis à nouveau au sein de l'Église réformée, afin que fût « ôtée la marque de la Beste imprimée sur nos fronts (28) ».

Plutôt que de trahir leurs convictions religieuses, ces femmes et ces hommes renoncèrent, pour certains, à leurs familles, aux biens souvent importants qu'ils possédaient à Metz, bravèrent des périls qui étaient susceptibles de les conduire à la réclusion dans un établissement catholique ou à bord d'une galère, afin de pouvoir, selon les mots de Marie Dubois, « sortir de la Babylone pour aller invoquer Dieu dans les lieux où il est servi en liberté (29) ».

25. OLRYS (Jean), *La Persécution de l'Église de Metz*, p. 115.

26. TRIBOUT DE MOREMBERT (Henri), *ouvr. cité*, p. 321.

27. OLRYS (Jean), *La Persécution de l'Église de Metz*, p. 69.

28. OLRYS (Jean), *La Persécution de l'Église de Metz*, p. 122.

29. Lettre de Marie Dubois, reproduite par THIRION (Maurice), *ouvr. cité*, p. 357.

Philippe Naudé (1654 – 1729)

Partis pour le Refuge, les huguenots purent y mener une existence nouvelle, développer des talents qui, au pays, n'avaient pas toujours eu l'occasion de s'épanouir. Dans la cité messine, le teinturier Naudé n'eût sans doute point composé les livres qui firent sa réputation parmi les esprits éclairés de l'Europe savante. Comme Naudé, enfin, les huguenots, fussent-ils de Metz ou d'ailleurs, manifestèrent un loyalisme jamais démenti à l'égard des souverains allemands qui les accueillirent. À Berlin et en d'autres villes de la République fédérale, vivent toujours les descendants de ces réformés français et ils cultivent volontiers leurs origines, à titre individuel ou dans le cadre de Hugenotten-Vereine, même si l'usage de la langue de leurs ancêtres s'est généralement perdu. M. Joachim Naudé, descendant de Philippe Naudé, offre l'exemple de ce souvenir en s'attachant à l'édition des écrits de son aïeul et, en particulier, des *Mémoires* cités à de nombreuses reprises au long de cette communication.